Pierre Pellegrini

Mes 10 ans

(poèmes 1995-2005)

Guy Boulianne, éditeur

Editeur : GUY BOULIANNE
Lulu Press Inc.

Collection : Poésie d'aujourd'hui

Pour toute communication :
http://www.mille-poetes.com
info@mille-poetes.com

Préface

Lorsque l'éditeur Guy Boulianne m'a proposé d'écrire la préface du recueil de poèmes de Pierre Pellegrini, j'ai ressenti une grande joie et un honneur particulier. Il est facile d'être hypocrite, finalement, et de dire du bien d'un auteur comme de changer de chemise, mais lorsque l'occasion vous est donnée d'exprimer aux autres tout le bien que vous pensez d'un si jeune poète, voilà, oui, une raison de s'enorgueillir.

Pierre est talentueux et sincère, il ne triche pas, ne trahit pas ses pensées au profit d'un effet de style ou de rime, certes pas ! Pierre a sans doute un regard sombre sur cette société, mais une fois encore, peut-on lui reprocher d'être trop lucide ?

L'on ressent trop bien la souffrance qui est sienne d'observer notre monde se flageller de la sorte, et mon Dieu… j'en pleurerai volontiers avec lui ! Pierre doit avoir de grands yeux romantiques et un peu tristes, des yeux d'enfant déçu ; c'est un peu comme cela que je l'imagine, en tout cas…

Dans sa poésie, il y a aussi la haine… Une haine fiévreuse, qu'il contient profondément en lui et ne laisse exploser que lorsqu'il écrit. Une haine de l'injustice, flagrante, bouleversante… Une haine de ceux qui lui ont fait du mal, déchirante, poignante… Et là encore, on retrouve l'enfant qui perdure en lui.

Mais au milieu de tout cela, il y a l’amour toujours triomphant, et les êtres magnifiques qui traversent sa vie et à qui il offre des odes émouvantes comme autant de joie…

10 ans de pensées, de réflexions, de constats, d’émotions…
10 ans de bonheurs, d’effrois, de fausses joies, d’euphories…
10 ans pour passer de l’enfant à l’homme… mais d’un homme n’oubliant pas cet enfant…
10 ans d’une vie, en somme…

GRÉGORY HERPE, écrivain

Pierre Pellegrini

Mes 10 ans

6

Artificiel

Quand les hommes auront tué la mer,
Quand elle sera toxique,
Ils construiront une mer artificielle.

Quand les hommes auront tué l'air,
Quand il sera toxique,
Ils construiront un air artificiel.

Quand les hommes auront tué la terre,
Quand elle sera toxique,
Ils construiront une terre artificielle.

Et dans un souci de perfection,
Ils construiront des hommes artificiels.
Le temps sera inutile,
La vie sera inutile.
Et quand ils auront tué la mort…

Ils sont…

…rouges comme l'orage,
Lorsque l'été approche,
Ils sont blancs de nuage,
Ils sont couleur de roche.
Ils ne sont qu'un murmure,
Juste un soupir du vent
Soufflant sur une fleur.
Ils sont un ouragan,
Ils sont un océan,
Un désert, en Afrique.
Tes yeux sont le diamant
D'un bijou magnifique.

Indépendance

Je ne sais où je vais.
Je ne sais où aller.
Mais là où je serais,
Comment l'imaginer…
Ce sera ma légende.
Ce sera mon bateau.
Ce ne sera que moi
Assis au bord de l'eau.
Nulle part où descendre
De ce nuage si beau,
Et ne voyant que toi,
Et ne voyant que l'eau,
Je n'aurais qu'un regret.
Celui de n'être né
Qu'avec pour liberté
Le souhait de tout quitter.

L’insurgé

Seul dans le ciel, tel un astre solaire,
Qu’il était beau, cet aigle solitaire.
Ses ailes d’argent le portaient en douceur
Et souvent, il fermait ses yeux rêveurs.
Voler était sa seule destinée.
La liberté était, pour lui, innée.
Il était beau comme le mot diamant.
Son cri rauque était un enchantement.
Il tombera, un jour, comme les autres,
Mais il aura, comme peu, vraiment vécu.
Sa mort sera la liberté d’un autre
Et ses chasseurs, un jour, seront vaincus.

Champs de batailles

Il n’y a que du vide
Et la mort est partout.
Ici, plus rien n’est laid.
Plus rien n’est, que la terre.
Rien qu’une odeur putride,
Seulement le dégoût.
Ici, les hommes mouraient,
Ici, les femmes pleurent.
Et les morts ont gagné,
Et les morts ont perdu
Un pont qui n’est que cendres
Une ville, un pays…
Etle prix à payer ?
Et les espoirs déçus ?
Combien peut-on prétendre
Que vaut une vie ?

L’eau

Elle est bleue, verte, rouge ou grise.
Elle est belle toute l’année.
Sa pureté, souvent compromise,
N’a d’égale que sa beauté.
Elle est libre comme le vent.
Elle fait pleurer les nuages.
Elle est la vie, la mort, le sang.
Elle est le calme, elle est l’orage.
Elle déplace des montagnes.
Elle tuerait un éléphant.
De la même façon qu’étant sage,
Elle bercerait un enfant.
Sans elle, le monde ne serait pas.
Ou sans elle, il serait aride.
Sans elle, nous n’éxisterions pas
L’eau est un saphir, limpide.

Le temps

Fleuve aux reflets changeants,
Diamant aux mille facettes,
Royaume imaginaire
Fait de soldats de plomb.
Secondes de notre temps
Côtoyant les regrets
D’hier et d’avant hier.
Aujourd’hui, nous saurons.
Lumière de l’abstraction,
Nuit des mêmes secondes.
Rides de nos actions,
D’une toupie, la ronde.
Quête d’imaginaire,
Chemin vers l’horizon.
Demain sera toujours
Aujourd’hui, nous saurons.

Elle est…

Je ne la connais pas
Mais je me l'imagine
Souriante, et charmante,
Fraîche, comme la rosée.
Je ne connais assez
De mot pour la décrire
Tant elle est magnifique,
Tant elle m'éblouit.
Elle ne me parle pas,
Pourtant, elle me fascine.
Et je l'entends qui chante,
Et je voudrais l'aimer.
Et je reste cloîtré,
Entre mes quatre murs.
Et j'entends le déclic
D'une porte à Fleury.

La mer

…et la fraîche caresse
d’une brise légère,
et la tendre détresse
d’un oisillon perdu.
Et le chuchottement
Continu de la mer.
Et l’orage grondant.
Et ce que je n’ai vu.
Le sable sous mes pieds,
Et la vie devant moi,
Comme un tableau fini,
S’il en est un au monde.
Et je peux m’envoler,
Fermer les yeux, pour ça.
Ne plus penser qu’ici,
La mer est le béton.

Combat

Il est loin d'être mort,
Ce tout petit ruisseau
Courant sous le soleil
D'un été en hiver.
Mais je vois sur le bord
Un homme sur le dos.
Il est en plein sommeil,
Mais ses yeux sont ouverts.
Il regarde là-bas,
Comme un enfant, dans l'eau.
Il est allongé là,
Au milieu des roseaux.
Il a posé sa main
Sur un rocher, tout près.
Plus loin, sur le chemin,
Un autre homme est tombé.

Angoisses 1
(Reflet bleuté)

C’est le reflet bleuté
Qui ne disparaît pas.
C’est un doute, un non-sens.

C’est la peur, la nausée,
Les larmes qui ne coulent pas.
C’est la perte des sens.

Une envie de partir,
En sachant que rester
Est la seule solution.

Une envie de vomir,
Une envie de casser
L’échiquier et les pions.

Et c’est le cri sans voix
D’un être qui a mal,
Qui sait qu’elle ne sait pas
Et qui se sent coupable.

18

Largué de toutes parts
Perdu en mer
Bateau sans amares

Seul sur la terre

Ses amis partis
Abandonnés
Bateau sans patrie

Il va s’échouer

Aucun passager
18 morts
Sa coque ébrêchée

Il est mort

Immature

Elle a comme une armure
Que l’on ne peut casser.
Elle est une Atlantide,
Belle mais introuvable.
N’apparaissant enfin
Qu’à celui qui y croit.
Elle n’a pas de nom,
Je ne la connais pas.
Je suis un immature.
Je ne fais que rêver.
Je construis sur du vide.
Les illusions m’accablent.
Qui suis-je sinon rien
Que tourment et tracas ?
Elle ne sais pas mon nom.
Elle ne me connaît pas.

Angoisses 2
(Murmure du temps)

C’est le vide qui s’empare
De l’esprit du poète.
C’est le silence pesant
De la muse qui s’endort.

C’est un imaginaire
Qui soudainement s’arrête.
C’est le cri d’un enfant
Qu’aucun rêve n’endort.

C’est aussi être muet
Quand on aimerait tant
Exprimer son angoisse.
Quand on voudrait crever

Ce douloureux abcès
Qu’est le murmure du temps.
C’est un nuage qui passe
Sur un ciel étoilé.

Verte nature

Et les heures semblent trop lointaines.
Et le temps passe loin de moi.
Et petit à petit se fane
La fleur de l'espoir d'autrefois.
Elle a passé trop de saisons
Dans le vent froid de mon hiver.
Elle est flétrie, mais allons donc
Cueillir une autre de ces fleurs
Dans le champs remplit de futur
Qui s'étend devant notre ennui.
Berce-moi, ô, verte nature,
Soigne mon cœur endolori.

Le lac

Qu’il est triste, ce lac,
Bordé d’âmes et de fleurs.
Il est mort et sans vagues,
Même sans nénuphars.
Les roseaux et le chant
D’un oiseau solitaire,
Et la vie, et le vent,
Rien n’y fait, il se meurt.
Mais l’on y voit pourtant,
Si l’on regarde un peu,
Une goutte de sang,
Un iris, un aveux,
Et dans son gris linceul,
Ayant l’air de mourir,
Ses yeux sont pourtant seuls
A être bien ouverts.

Eleonore

Elle est la plume de l’oiseau
Le vent qui la fait s’envoler
Elle est l’air que je respire
Ou encore un ciel toujours bleu
N’aurais-je pas assez de mots
Ou de temps pour qu’elle puisse m’aimer
Rien n’y fait, je ne sais lui dire
Et je suis perdu dans ses yeux.

Toujours / Jamais

Chaque mèche de tes cheveux
Est un poignard qui me tue.
La moindre lueur dans tes yeux
Fait de moi toujours un peu plus
L'esclave d'un amour perdu,
Le soldat blessé qui se meurt,
Qui souffre toujours un peu plus
De la plaie ouverte en son cœur.
Et je t'aimerais pour toujours,
Quelque soit l'issue du combat.
Pour toi sera tout mon amour,
Même si tu ne le sais pas.
Je serais toujours amoureux.
A toute heure je souffrirais.
Je serais toujours malheureux
Car jamais je ne t'oublierais.

Mourir seul

Et je meurs petit à petit,
Et je ne suis plus qu'une fin.
Et mon espoir s'amoindrit.
Et je n'ai pas de lendemain.
Courte est la vie lorsqu'on regrette
Moi, je n'ai rien à regretter.
Ni le bonheur que l'on me prête,
Ni la vie que l'on m'a donné.
Je ne vois que dans l'heure qui suis
La continuité de l'absence
De projets, et de folles envies
Autres que l'ennui et l'errance.
Je vis pour qu'elle ne meurt pas
Et j'aimerais croire en un dieu,
Moi qui ne crois même plus en moi.
Je mourrais seul. Seul et sans dieu.

Avant

Et la nuit fut si courte que même le temps
Suspendit son envol, l’espace d’un instant.
J’entends déjà les voix de la vie qui renaît
Et je crois que ces heures ne finiront jamais.
Mais revoilà déjà les larmes des cieux,
Et les arbres sont là, tels d’éternels géants.
Et j’essaie de rêver, et je pense à nous deux
Qui ne saurons jamais si c’était mieux avant.

Mer, vent, rochers, paix

Dieu, que la vie est belle
Lorsque l’on n’entend pas
Les fines gouttes de temps
Tombant dans le passé.
Des secondes qui appellent
D’autres secondes, et moi,
Ce marteau sur la tempe,
Qui ne cesse de taper…

Oui, ce que l’on est bien,
Quand la mer et le vent,
Les rochers et la paix
Sont tout ce que l’on sait.
Et l’on ne pense à rien.
Il n’y a plus de temps,
Et je n’ai plus de sens,
Et je ne suis que vent.

Destinée

Ici, les oiseaux sont les rois,
Ombres solitaires sur le sol.
Fiers et magnifiques dans les cieux
Princes d’un royaume éphémère.
Ici, l’on entend que la voix
De la houle, ou d’un esprit seul.
Ici, le silence est un dieu.
Point de bible, juste la mer.
Et j’admire ces oiseaux noirs
Semblant attendre un vent soudain
Qui les portera loin d’ici,
Sur une autre plage, en été.
Oui, je reviens de cette mer,
Et la paix me semble si loin.
L’eau voudrait que je reste ici,
Mais ce n’est pas ma destinée.

Trop tôt

Je crois que j'ai ouvert
Les yeux un peu trop tôt.
J'aimerais m'ignorer.
Je sais trop qui je suis.
Je n'ai pas eu ma part
De questions sans réponses.
J'aimerais oublier
Tout ce que j'ai appris.
Pour moi, tout a un sens,
Il n'y a rien de nouveau.
Pour moi, l'incertitude
N'est plus qu'une utopie.
La logique me lasse.
Ma banale existence…
Même mon attitude…
Tout est trop bien écrit.

Nuit

La chandelle s’est éteinte
Il n’y a devant moi
Que l’obscure lumière
De l’absence de jour.
Couleur si indistincte.
Le néant, est-ce ça ?

Est-ce du noir, ou rien ?
Est-ce un autre refrain ?
Est-ce le soleil du vide ?
Est-ce cet autre ciel ?
Ou n’est-ce que le vide
D’un étrange éternel ?

Route de Paris

Et je vois ces plaines immenses
Bordées d’arbres et de silence.
Une petite église de pierre
Et le ciel d’un bleu si clair.

Que dire de plus en ces lieux,
Sur cette route de Paris,
Transition entre calme et bruit.
Que dire de plus en ces lieux…

Bientôt, pollué sera l’air.
Adieu le repos d’hier,
Bonjour tracas et violence
Ville de feu et de démence.

Lâchez-moi

Lâchez-moi, lâchez-moi !
Je n’en peux plus d’entendre mes chaînes.
Je ne supporterais pas la peine
Que m’infligent vos lois.
Arrêtez de m’aimer.
J’attends votre haine pour mourir.
Ne m’aidez pas, moi, je veux partir.
Je voudrais m’en aller,
Je n’ai plus de passions.
Je ne comprends pas, je ne sais pas
Pourquoi je ne suis pas comme toi,
Tellement aveugle, et con.
Trop de larmes ont séché
Dans mes yeux et ne sont pas sorties.
Je n’en peux plus de pleurer ici,
Sans une larme à verser.
Je ne dirais que ça.
Je ne me tuerais pas maintenant.
J’éspère pouvoir tenir quelques temps.
Je reste ici pour toi.

Espérer

Lorsque tous les tambours
Cesseront de sonner,
Lorsque les étendards
Cesseront de flotter,
Entendrons nous un jour
L'eau des ruisseaux couler ?
Est-il déjà trop tard ?
J'aimerais espérer.

Qu'il y ait un espoir,
Un reste de beauté
Dans ce monde en fusion.
Je ne sais plus rêver.

Oui, moi, j'aimerais voir
Autre chose, de plus gai
Que la chair à canons.
J'aimerais espérer.

Lettre à…

Chère amie, ne voulant
Pas essentiellement
Faire de vous une amie,
Mais une amie des nuits,
Je ne saurais quoi dire
Quand vous me direz non.
Je ne saurais quoi faire
Pour votre doux pardon.
Il est vrai que j'ai pu,
Certains soirs, ayant bu,
Blasphémer, insulter,
Dire des méchancetés,
Mais je suis sobre, ici,
Et vous aime à mourir.
Je ne bois plus, Amie,
Ne me faites pas taire.

Liberté 1

Ma vie n’est plus qu’une ombre,
Mon étoile est ton nom.
Seul un nuage sombre
Subsiste à l’horizon.
J’aimerais te revoir
Je ne sais plus sourir,
Depuis ce fameux soir
Où je te vis partir.
Et mes larmes ont coulé,
Mon cœur endolori
Est désormais brisé.
Je donnerais ma vie
Pour savoir que tu es.
Pour un peu d’espérance.
Pour ton nom, Liberté,
Ta lueur, ta naissance.

Horizon

J’ai déserté le froid,
La tempête, et les cris,
Pour un havre de paix,
Pour un peu de silence,
Pour un peu d’indulgence,
Et d’irréalité.
Je m’ennui, par ici,
Je verrais bien là-bas.

S’il y a un pardon,
Si les anges sont blancs,
Si l’enfer est si chaud
Que ce que les gens croient.
Toi qui reste ici bas,
Je te laisse mes mots.
Je m’en vais, maintenant,
Vers cet autre horizon.

Regard

J'ai perdu la notion
De ce qu'est la beauté.
La relativité
De ce que les gens sont
Ne m'apparaissait pas,
Hier, si évidente,
Et je la sens présente,
Désormais. Et je vois
Des organes, du sang,
Des cadavres, des os,
Une tête, un cerveau,
Et quelques sentiments.
Non, pas plus que cela.
C'est un autre regard
Que je porte ce soir
Sur tout ce que je vois.

Les cris des morts

Je n’ai jamais entendu aussi fort
Les cris des morts que depuis ce grand jour
Où je n’entendis plus du tout d’offences,
De bruits, de pleurs, et de condoléances.
Mais je n’ai maintenant que les images
De tous ces gens entretenant la rage.
La vision de ces tristes visages
Est comme un film muet d’un autre âge.
Je ne sais que ce que tu ne sais pas.
Je ne vois que ce que tu ne vois pas
Et je suis plus effrayé que jamais.
Rendez moi aveugle, et je sourirais.

Zombie

Si je ne suis pas toujours souriant,
Si mes yeux sont creusés par le souci,
Peut-être avez vous déjà réfléchi
A mes raisons ou à mes sentiments.
C’est peut-être simplement parce que
Je ne suis pas réellement heureux.
C’est peut-être simplement parce que
Je ne suis pas complètement comme eux.

Si ma démarche est celle d’un zombie,
Si je n’ai pas la mine d’un vivant,
Si je n’ai pas vraiment l’air accueillant,
Si tous les maux semblent en moi écrits
C’est peut-être simplement parce que
Je ne suis pas réellement heureux.
C’est peut-être simplement parce que
Je ne suis pas complètement comme eux.

Black

No-one is right
Apart from everyone.
Black is the light
When my bloody sun shines.
Black is the world
When I open my eyes.
Black is the hole
Where I am, where I lose
My opinion
And my reason to scream.
Where I'm alone.
I'm afraid when I dream.

Maman

Maman, tue-moi, car je deviens comme eux.
Ne m'aime plus lorsque je serais fou.
Lorsque le profit sera mon enjeu,
Et que les billets seront mes atouts.

Je ne veux pas devenir un robot.
Je veux penser, et garder mon cerveau.
Je sais que tu ne le fera jamais,
Cependant, je t'implore de me tuer.

Déteste-moi, car ton amour m'enchaîne.
Je ne veux pas que tu perde un enfant.
Pour m'en aller, j'ai besoin de ta haine.
Tue-moi, Maman, oui, tue-moi maintenant.

Chanson

On peut bien tuer le temps
Tant qu'il ne nous tue pas.
Vivre dans l'attente,
Se dire qu'un jour viendra
Où l'on pourra donner
Librement, et sans peur,
La vie sans donner
La mort à son cœur.
Triste point commun,
Qu'ils soient blancs, ou noirs,
Mourir un matin,
Et dire adieu, plus tard.
C'est l'histoire d'un refrain,
C'est une histoire d'amour.
Aimer jusqu'à demain,
et vivre au jour le jour.
Ils avaient des projets,
Ils voulaient vivre heureux.
Elle répétait sans cesse
Qu'un jour, ça irait mieux.
Mais la nuit est venue,
Et l'a emportée.
Ce jour là, il ne pu
Que pleurer.

Tant de choses

Tous ceux à qui l'on a parlé,
Et tous ceux que l'on a haït,
Tous ceux qui nous ont pardonné
Les erreurs que l'on a commis.

Toutes ces routes qui nous mènent
A ces lieux que l'on ne connaît.
Et aussi tous ceux que l'on aime,
et tout ce que l'on a pas fait.

Autant de choses
Qui nous retiennent.
Oh, tant de choses qui nous retiennent…

Un simple regard, un clin d'œil,
Un signe de la main, ta voix,
Deux ou trois mots sur une feuille,
Ce dont on rêvait autrefois.

Un je t'aime gravé dans l'écorce,
Un cœur amoureux, un ami,
Qui pense à toi, à cette force,
A ces étoiles dans la nuit.

Autant de choses
Qui nous retiennent.
Oh, tant de choses qui nous retiennent…

Tout ce que l'on a pas su dire
Ce que l'on a pas su cacher.
Tous ces cris marqués sur les murs,
Et tant de choses à inventer.

Autant de choses
Qui nous retiennent.
Oh, tant de choses qui nous retiennent…

En finir

Jour après jour, après la pluie,
Quand le soleil ne luit plus.
Jour après jour, même la nuit,
Quand le sommeil ne vient plus

T prendre, te voler,à ce monde irréel.
Quand le matin est un fardeau.
Quand on sait que rêver est une route vers le ciel.
Alors on se dit que bientôt

Il faudra en finir.

Quand le son de la mer ne me calmera plus.
Quand les rochers seront asphalte.
Quand, regardant derrière, je verrais le futur,
Quand les réponses seront mes fautes.

Quand le soleil sera la nuit et le brouillard.
Quand la mort sera mon drapeau.
Quand je ne serais plus moi, quand il sera trop tard,
Alors je saurais que bientôt

Je devrais en finir.

Les beaux capitaines

Regardez les, tous ces beaux capitaines,
La fleur au fusil, et le sourire aux lèvres.
Ils ont quitté, fièrement, les casernes,
Pour chasser les ennemis comme des lièvres.
Les uniformes brillant au soleil
De mille feux, qu'ils sont beaux, les soldats.
Les yeux grands ouverts, et la larme à l'œil,
Regarde les, ils sont partis pour toi.

Ils ont tiré, tous ces beaux capitaines,
De tous les pays et de tous les combats.
Et le métal a volé dans la plaine,
Déchirant les chairs, et arrachant les bras.
Les uniformes maculés de sang,
Victimes du feu, sont morts les soldats.
Les yeux fermés, et des membres manquants.
Tu peux pleurer, ils ne reviendront pas.

Les corps plombés de ces beaux capitaines
Ne m'incitent pas à rejoindre vos rangs.
J'ai dans mon esprit, déjà, tant de haine,
Je vous laisse l'art de tuer des enfants.
Je finirais par me hair moi-même
Si mon fusil avait craché la mort.
Non, je ne prendrais la vie, car je l'aime.
Je ne pourrais affronter les remords.

Ils finiront, tous ces beaux capitaines,
Par me lier les mains derrière le dos.
L'issue de mon combat est bien certaine,
Je finirais douze balles dans la peau.
J'en ai assez de courir en tous sens.
Mes pauvres jambes ne me portent plus.
Visez au cœur ! j'ai honte de toi, France.
Allez ! tirez ! que l'on n'en parle plus.

Moi ou rien

Vous ne parviendrez pas
A faire de moi une ombre.
Non, je n,e serais pas
L'instrument de vos jeux.
Vous ne m'obligerez
Pas à creuser ma tombe.
Vous ne pourrez jamais
Me crever les deux yeux.

Moi ou rien, juste moi
Et la vie que je veux.
Moi ou rien, juste moi
Ou la mort que je veux.

Liberté 2

Tes yeux ont la couleur
De la nuit, la lueur
Du soleil à midi,
Et de l'amour, aussi.

Ta bouche a la finesse
Et la douceur du vent,
Murmurant la tendresse
Dans tes cheveux d'argent.

Cheveux d'argent ! que dis-je ?!
Ils sont si beaux, légers,
Que mon regard se fige
Lorsqu'il y est posé.

Y aurait-il là-haut
Un Eden, un Après,
Qu'il ne serait si beau
Que toi, ma liberté

Fardeau

Comprends-tu, mon ami, moi, je ne suis qu'un homme.
Entends-tu ? je n'ai plus de bonheur en mon âme.
Je ne suis pourtant pas si vieux, je ne sais
Que très peu de choses, mais c'en est trop. Assez !

Si les larmes ne coulent de mes tristes yeux
Crois moi, le cœur y est, et la haine, et l'angoisse.
Et le ciel est si gris, en mon esprit, et je
Regarde les secondes de ce temps qui passe.

Qui pourra me blâmer ? qui me la jettera ?
Cette pierre si lourde qu'est mon seul fardeau.
Parce que je ne fais qu'être triste, et si las.
Parce que je ne sais sourir quand il le faut.

Mots d'amer

Il ne reste plus que deux ou trois mots,
Deux ou trois pensées à écrire encore,
Deux ou trois douleurs, rien de bien nouveau.
Quelques mots d'amer avant d'être mort,
Et j'aurait finit de dire ma haine,
Et je m'en irais, laissant les crayons,
Et les feuillets blancs sur lesquels je traîne
Mon esprit de fou et de moribond.

Les gens

Ils se prennent tous pour des gens
Et ne savent plus être humains.
Les ministres, les présidents,
Les rappeurs, et même les chiens

Ne savent plus qu'ils ont du sang,
N'éxistent qu'à travers l'image
Qu'ils ont d'eux, de leurs vêtements.
Mais quel est ce triste rivage ?

Où la vie ne sais plus qu'elle est
Dans chaque corps, dans chaque main.
Où la vie ne sait plus qu'elle est,
Et où la mort fait son chemin.

Et le livre s’achève…

Et le livre s’achève
Comme s’achève une vie,
Si triste et puis si gaie.
Il finit comme un rêve.
Comme redeviens calme
l’eau de cette rivière
qui naquit dans les airs
et coula des montagnes.
Comme un œil qui se ferme,
L’estomac qui se noue.
Comme un besoin de tout
Ce que l’esprit renferme.
C’est comme un au revoir
Qui voudrait dire adieu.
Je ne crois pas en Dieu,
Mais c’est une prière.

A toi

Ma vie est un hommage
A toi qui su mourir,
A toi qui su partir,
T'en aller comme un ange,

A toi qui fit couler
Ton sang sans dire un mot,
Toi, qui tel un héros
Périt pour me sauver.

Toi qui aimait la vie,
Moi qui voulais crever,
Moi qui te vis tomber,
T'effondrer sans un cri.

Oui, je te le promet,
Je la conserverais,
Cette triste éxistence
Parsemée de malchance.

Libre ?

Sachons ne pas mourir
Et sachons en mourir.
Ne sacrifions pas
Nos idées à leurs lois.
Sous prétexte de vivre
Heureux et dans la joie,
Qui sera le plus libre ?
Est-ce toi ? est-ce moi ?

Larmes sèches

J'ai de plus en plus
Envie de pleurer,
Envie de crier.
Je n'ai jamais vu
Que dans mon reflet
L'ombre d'un sourire,
Et je vois venir
La réalité,
Si noire et morbide,
Si triste pour moi,
Joyeuse pour toi.
Je ne suis que vide,
Larmes et tracas,
Et pourtant, tu vois,
Je ne sais pourquoi,
Je ne pleure pas.

Ta main

Moi, j'aimerais rester
Toute la nuit, demain,
Après demain, pour vingt,
Trente ou quarante années

Dans le creux de ta main,
Ta peau contre ma peau,
Tout ça sans dire un mot,
Et qu'il n'y ait de fin

A ces moments intenses,
Ces précieuses secondes.
Que notre amour inonde
Cette vallée immense,

Océan de silence,
Qu'est notre amour commun,
Et qu'il n'y ait de fin,
Et que l'on recommence.

Ton monde

La route était si belle
Je m'en souviens encore.
Petit chemin de terre,
Fines gouttes de pluie.
S'envolant à tire-d'ailes,
Un oiseau s'évapore
Dans le ciel d'hier
Aujourd'hui si gris.
Les arbres m'entouraient,
Et le bonheur, aussi,
La joie, et l'allégresse.
Hier, je souriais.
Le béton, désormais,
A pris sa place. Ainsi,
Je vis dans la tristesse.
Ton monde, je le hais.
Comme je hais la haine,
Le dégoût, et l'angoisse,
Qui désormais m'emplissent
De rage et d'amertume.
Comme je hais la peine
Que je cause. Je m'aggace.
J'ai trop de cicatrices.
Mon destin se consume.

Angoisses 3
(Le monstre)

noire et si acide à la fois,
comme un ver, tu me ronge, toi,
le monstre que je porte en moi.
Les autres ne comprennent pas.

Et je ne comprends pas moi-même
Ce qui m'arrive, cette haine,
Ce brasier qui me tue, et même,
Moi, les autres, et ma triste peine.

Je ne sais pas pourquoi j'ai mal.
Je ne sais comment je me sens.
Je ne peux décrire l'animal
Qui se joue de moi lentement.

Comme jamais

Je savais avoir mal, et froid,
Et je savais souffrir, aussi.
Toutes mes larmes avaient coulé,
Aucun sourire, le cœur broyé,
Ignorant la joie et la vie,
Mais je ne te connaissais pas.
Encore aujourd'hui, je ne sais
Ce que je suis, je que je veux,
Où, comment t'ai-je mérité ?
Moi qui n'ai jamais su aimer,
Moi qui n'étais jamais heureux.
Et je t'aime comme jamais.
Je n'ai aimé au par avant.
Aucun mot ne saurait décrire
Mes sentiments, ce que je vis.
Aurore, certains mots sont bannis.
Il y en a qu'on ne peut dire
Sans être deux, intimement.

Absence

Tu me manque tant, chaque fois
Que tu part loin de moi, si loin.
Chaque seconde est éternelle
Tant j'ai besoin de ta présence.

Je souffre tant de ton absence.
J'aimerais tant de tes nouvelles,
Sentir la chaleur de tes mains,
Et je me sens si seul, sans toi.

Je voudrais tant que tu sois là,
A côté de moi, maintenant.
Rien que te voir me suffirait.
Rien que ton visage, tes yeux.

J'ai besoin que nous soyons deux.
Moi, je ne fais rien que t'aimer.
Et je le sais, dorénavant,
je ne peux pas vivre sans toi.

Soleil utopique

Dans ce pays en noir et blanc,
Cette vie morte, et sans couleur,
Où se côtoient esclaves, rats,
Où l'eau n'est plus qu'un lit de cendres,
Où es-tu, soleil utopique ?
Où es-tu, toi qui tue la nuit ?

Dans ce noir tombeau, un enfant,
Pétale de fleur, en hiver,
Un orphelin, qui crie : « papa !!!
Maman !!! venez me voir me pendre !! »
Où es-tu, soleil utopique ?
Où es-tu, toi qui tue la nuit ?

Violet

Le cendrier est plein,
Et les bouteilles, vides.
Tous ces murs blancs m'oppressent.
Je me sens seul, ce soir.

Il est tard, et demain,
Je subirais l'humide
Air ambiant, qui m'agresse,
Chaque fois que je sors.

Et j'attends, je t'attends,
Et tu ne viendra pas,
Et je l'ai toujours su
Mais je ne m'y fais pas.

Et je maudit ce temps
Qui nous sépare ainsi.
Je voudrais t'avoir vu,
Rien qu'un peu, aujourd'hui.

Une seconde, une heure,
Est-ce trop demander ?
Rien qu'une petite heure…
Pour te dire que je…

Te dire que je t'aime,
T'entendre me parler.
Me dire que tu m'aime.
Une heure pour nous deux.

Août 94

C’est toujours plus fou, plus sanglant,
Toujours plus merveilleux qu’avant,
Toujours plus chiant,toujours plus,
Mais jamais autant qu’aujourd’hui.
C’est toujours le même refrain,
C’est toujours le même chemin,
Toujours plus long, oui, toujours plus,
Mais jamais autant qu’aujourd’hui.
Et jamais autant que demain.
Demain, ce jour que je redoute,
Tant il est bien moins que ce rien
Que je vis depuis ce mois d’Août.

Le déluge

(tableau de Léon Comerre)

et le jour s’en alla,
et la nuit arriva,
et avec elle, le froid,
la peur, et le trépas.
Tout n’était plus que rien.
L’eau recouvrait le monde,
Et les lions, et les chiens,
Mourraient dans l’écatombe.
Ces corps nus et mouillés
N’avaient rien d’érotiques
Et ce tableau était,
Pourtant, si romantique.

Le défilé de la hache
(tableau de Paul Buffet)

misère si grande, et fin atroce
sont le seul choix que peuvent faire
ces pauvres gens, dans leur détresse,
faces à la mort rôdant en l’air.

N’ayant que la peau sur les os,
Et que la crasse sur la peau,
Ces corps, décharnés, mais vivants,
Me rapellent d’autres évènements.

L’Erdre pendant l’hiver
(tableau de Marie-Guillaume-Charles Leroux)

cette calme rivière
L’Erdre pendant l’hiver,
Repose mon esprit.
Je me suis allongé
Aux pieds de ces grands arbres.
La nature m’a conquis.
Tout n’est que calme et paix.
Même cette falaise abrupte,
Et ce ciel si gris.
Ici, je resterais
Sous ces si belles voûtes.
Ces arbres m’ont conquis.

La recherche de l'absolu
(tableau de Philippe Rousseau)

que dire sinon rien quand on ne peut rien dire ?
et la folie des hommes sera leur perte à tous.
Lorsqu'il n'y aura plus d'autre choix que mourir
Ils trouveront encore des expériences de fous.

Primates ils sont, primates ils restent.
Ils ne travaillent qu'à leur perte.

Rade de Brest
(tableau de Achille-Jules Noël)

trois grandes forteresses se dressaient fièrement
sur ce monde si beau
qu'est l'étendue des flots.
Au dessus d'eux, le ciel, les nuages, et le vent.
Toutes voiles dehors,
Ils étaient comme l'or.
Arrivant de nulle part, on vit au passage
D'autres voiliers, venus
Souhaiter la bienvenue
Et les oiseaux aussi, blancs comme les nuages,
Mouettes et goélands,
Vinrent au gré du vent.

Josué arrêtant le soleil
(tableau de Giovanni Battista Beinaschi)

cohue d'un autre temps,
plumes et cheveux au vent,
la guerre, la sang, la mort,
d'autres choses encore.

L'un sonnant l'oliphan,
Et l'autre, s'élançant
Dans sa course effrénée,
Sur son cheval ailé.

Et la cité d'hier
Sera la sépulture
De tous ses défenseurs
Qui, eux, n'auront vaincu

Que l'angoisse, et la peur,
La faim, et le remord,
Et les idées de gloire
De ceux qui ont vaincu.

Je t'aime

J'aime ton nez, tes yeux,
Tes oreilles, le creux
De tes reins et ta bouche,
Et tes mains que je touche.
Je t'aime toute entière,
Jusqu'au bout de tes seins,
Carrément plus qu'hier,
Et bien moins que demain.

Angoisses 4
(la folie)

j’ai du mal à savoir
ce que j’ai dans le cœur.

Rage ? désespoir ? haine ?
Dégoût ? trop grande peine ?

Ce n’est pas sentiment,
C’est plus que du tourment,

C’est comme un…comme un pieux,
Un mal béni des Dieux

Rien qu’un peu, juste un peu,
Un instant, une trève,

Accordez moi un peu
De temps pour que je rêve.

Oh, putain, j’ai trop mal,
Je hais si fort tout ça…

Et j’ai tellement mal
Par pitié, stoppez ça…

Et je me prends à rire,
Ayant l’air de pleurer,

Pas l’ombre d’un soupir,
Je deviens fou, je crois.

Je vois sur mon visage
Un rictus d’aliéné

La démence me ronge…
Par pitié, tuez moi.

Désillusion

Il n’est pas de désir
Plus fort en moi, tu sais,
Que de tout démolir,
Tout casser, tout brûler,
Rayer de mes pensées
Cet amas de poussière,
Cette tribu d’esclaves,
Et vivre sans entraves
Ma vie et ma jeunesse,
Ma mort, et ma vieillesse.
Tuer le mot misère…
Mais ce n’est que rêver,
Ce n’est qu’une illusion.
Qui serait assez fou,
Assez rêveur et con,
Pour y croire, parmis nous.

J’y ai cru, un instant,
Et pendant des années.
Mais je sais maintenant
Que rien ne va changer.
Je suis déçu. Les gens
M’ont rendu rancunier.
Je ne fais que cracher
Un flot de sentiments,
Du vomi d’aliénés,
De la haine, du sang,
Noir de n’avoir aimé
Vivre et souffrir autant

Eux

Prison de pierre
Prison de temps
Prison

Trop de lumière
Et trop de gens
Dormons

Fermons les yeux
Drogué. Prison
Malheur heureux
Assez.
Dormons.

Deux anges

Quand tu n’es pas là, je rêve.
Je ferme les yeux, je pense.
Et quand tu es là, mon rêve,
Les yeux ouverts, fin, je pense.
Début,
Petite mort, naissance,
Refus
L’ange se meurt, il pense.

Belle

Belle, parce que tu vis,
Pour ce que tu es,
Parce que tu es

Celle que j'ai choisi,
Sans autres pensées,
Sans phrases cachées.

Parce que c'est toi.
Parce que pour moi,
Il n'y a destin
Que s'il y a fin.
Et la fin n'est pas
prête d'en finir
avec mon désir
de n'aimer que toi.

Pas vrai

Je ne vous aime pas,
Mais je ne vous hais pas
Je ne vous connais pas,
Je ne vous souris pas,
Je ne vous tape pas,
Non, vous n'éxistez pas.
Vous n'êtes que du pas.
Du pas, du pas, du pas.

Elle, n'est que beauté,
Ce qui sera, était,
Fût, et sera encore.
L'amour qui me dévore.
Elle n'est que du vrai.
Du vrai, du vrai, du vrai.

Un hommage

Tellement fragiles, les femmes,
Pleines de douceur, et de charme

Et je ne parle pas de charmes.
Un peu de douleur et de larmes.

Juste un peu de beau en ce monde,
Juste la femme, et l’or abonde.

Elles sont belles tout l’été
L’hiver, savent rester jolies

Alliant ce qui fût rêvé,
Et ce qui sera, et la vie.

J’ai changé l’histoire

Je lui disais que j’lui avais trouvé un mec noir. Mais je lui disais que j’lui avais trouvé un mec, noir. Et là.

Je lui disais que j’lui avais trouvé un mec noir. Et là. On a parlé d’autres choses.

Soleil doré

Un petit souffle qui me tue,
Tes bras, tes petits doigts, tes mains,
Tous mes sentiments mis à nus
Comme le plus beau des refrains.
Un chant qui n'en fini jamais,
Une avalanche, un feu de joie,
Juste un petit soleil doré,
La lumière que j'aime, toi.

Combien de temps

Combien de temps devrais-je voir
Les autres rire, et moi pleurer,
sans jamais pouvoir échapper
A ce si triste cauchemard ?

Combien de temps devrais-je voir
Ma mort vivre ma noire éxistence ?

J'aime cette vie que je hais
Je suis mort car je suis vivant
Je te donne ce que j'étais
Si tu me dis ce que je suis,

Ce que je désir, aujourd'hui,
Ce que je veux, ce que je sais,
Ce que je deviens, maintenant
Que je t'aime. Dis-moi, s'il te plais.

Combien de temps devrais-je voir
Ma mort vivre ma noire éxistence ?

Prison

J’ai fait un rêve étrange.
Il y avait le vide
Dans ma tête cassée.
J’ai fait un rêve étrange.
Dans mon regard livide,
Une histoire à conter.

Dans une pièce noire,
Sans musique, et sans bruit,
Etait un moribond,
Seul, au milieu du sang.
Dans cette pièce noire,
Est entré sans un bruit
Le soleil, un rayon
De lumière. Et le vent
A soufflé, balayant
Ennui, noires idées.
Les larmes sur sa joue
Ont désormais séché.
Il a souri, je crois,
Et regardé partout,
Le moindre coin, et là,
Sur l’un des murs de sang,

Il vit un ange qui le regardait
Avec des yeux d'une telle tendresse,
D'une couleur si belle et si intense,
Qu'il croyait avoir appris à rêver.

Et la lumière entra.
L'ange et le moribond
Firent chacun un pas
Hors de cette prison.
« j'aime un ange », dit-il,
« je n'en crois pas mes yeux ».
« est-ce vrai ? », se dit-il,
« nous allons vivre à deux… »

j'ai fait un rêve étrange.
Il y avait le vide
Dans ma tête cassée.
J'ai fait un rêve étrange.
Dans mon regard, le vide.
Je me suis réveillé.

Réveil

Ce fut un matin que je n'oublierais jamais.
Ton corps contre mon corps, tes bras autour de moi,
La beauté de tes yeux, pour une nuit, fermés.
Je ne pouvais rêver mieux que d'être avec toi.

Cigarette

Fines lamelles de feu qui s'envolent,
Fumée d'argent, qui fuit au gré du vent,
Rouge chaleur, incandescence folle,
Crépitement interdit, poison lent.

Regrets

Il ne reste plus rien
de mes rêves d'antant.
Juste quelques espoirs
Perdus dans mes regrets.

Je les hais d'avoir fait de moi ce que je suis.

Je ne veux plus savoir.
Je ne sais plus vouloir.

J'aimerais n'avoir pas été ce que je suis.

Je viens d'où de vais,
J'évite les miroirs,
Et j'ai peur de mon sang.
Et j'ai peur de mes mains.

Ah ! ah ! ah ! ah !

Ah ! vous vous amusez bien, vous ! hein ?!
Pendant que l'on crève et que meurt le temps.
Ah ! oui ! vous êtes heureux, profitez en !
Les exploités et la misère ont faim.

Nous pleurons, et vous, vous riez !
Nous blasphémons, et vous priez !
Nous avons faim, et vous mangez !
Nous mourons, et vous engendrez !

L'amour ne suffit plus,
La haine est trop présente.
Les murs ne tiennent plus
Le poids de notre attente.

Amusez vous,
Ignorez nous,
Profitez en,
Et mourez en,

Allez !
Riez !
Allez !
Dansez !

Ah !
Ah !
Ah !
Ah !

Bilan

Nous pleurons, la tête en sang, écrasés par le poids de notre conscience
d'être inconscients. Nous ne sommes plus les rois de grand chose.
Nous ne sommes plus vraiment malheureux.
Le simple fait de regarder ces gens nous rend fous. Ce n'est pas grave,
on aura fait mieux qu'eux.

Enfin je crois…

Liberté 3

Moi, je voulais juste
Un petit peu de paix,
Un petit peu de rêve,
Un petit peu de toi.

Moi, je voulais juste
Un instant de gaieté,
Un bonheur, une trêve
Dans mon angoisse, toi.

Mais moi, je n'ai plus rien que je ne puisse aimer.
Je ne veux plus aimer si je ne peux t'aimer.

Nanananère

Jamais moi !
Jamais toi !
Toujours lui…

C'est pas moi !
C'est pas toi ?
Non !! c'est lui !!!…

Télé

Non, ce n'est plus de la pitié,
C'est maintenant plus que cela,
Que le sentiment oublié
Qui me vient de ce que je vois.
Bien plus qu'un peu de votre haine,
Bien plus que la voix de ma peine,
C'est un peu de l'indifférence
Dont vous usez en ma présence.

Quoi ?!

Musique enivrante et sans loi
De la fumée qui vient, et va,
Montant aux cieux
De l'univers
De notre esprit.
Chemin de feu,
Désir de fer,
De l'interdit.
Mais ce n'est qu'un instant,
La musique s'arrête,
Un peu trop tôt, pourtant.
Je la sens dans ma tête.
Et elle revient soudain,
Comme une ombre, ou comme un soleil,
Comme le jour, quand la nuit vient,
La douce image du sommeil…

Angoisses 5
(explications)

il ne peut être que ce que je ne suis pas
capable de vouloir, au plus profond de moi.

Intense hypocrisie, mais de quelle couleur !!
Qu'à le ciel ?! qu'a le vent ?!
Qu'a l'orage imminent !!
Je ne pourrais jamais comprendre leur douleur,
Ni la mienne, et je crois,
Rien de ce que je vois.

La miss

Elle est si belle, et sent si bon.
Elle est si fraîche, et sa peau, lisse,
Est tellement douce au toucher.
Ses contours, ses bosses, ses creux,
Ses lèvres humides, mon Dieu…
Je crois que j'aime en abuser.
Je crois que je l'aime, la miss.
La bière c'est vachement bon.

Hypocrisie

La lumière est bleutée,
Plus personne ne crie.
L'air, enivrant de beuh,
Nous prends dans son étreinte,
calme nos pleurs, nos plaintes,…
on se croirait heureux.
J'ai oublié l'oubli
Et j'oublie d'oublier…

K…

J’ai mal, oh, que j’ai mal !!
J’ai les yeux pleins de larmes.
J’aimais cet animal.
Dans mon cœur, une lame
A transpercé mon sang.
Je voudrais la revoir,
Elle me manque tant !
Ma mortelle mémoire
Et les regrets me tuent.
Qu’ai-je fais pour sa fin ?
Je m’en veux tellement
De n’avoir été là !
Elle est partie sans moi,
Je n’en peux plus, je sens
Que tremblent mes deux mains.
Je n’en peux plus, j’ai vu
Son corps, rigide et froid,
Ses deux beaux yeux, fermés…
La rage m’envahit.
Je voudrais être hier…

Moi, je t’aimais, Kanter,
Toi, bien plus qu’une amie.
Mes larmes vont couler,
Je ne t’oublierais pas.

Vive la joie

Et c'est reparti…

S'il faut mourir, mourons dans la joie et l'allégresse, dans la déchéance, l'ivresse de nos esprits. Sortons de notre cage encore un peu de cette fumée qui danse, le brouillard de mes rêves. C'est l'ascension. Les anges ont retrouvé leurs ailes, les murs sont comme le ciel. Le chant des bulles, une chaleur intérieure, les poissons se noient, je vois tout.

Ou rien, peut-être, et c'est si bien comme ça. C'est juste ça. On est bien. Qu'il est bon de sourir, de ressentir le bonheur. 'Whisky bar' résonne en moi, c'est ce qu'il me faut entendre. C'est la musique de notre décadence, de notre âme. J'aime être ainsi, mais qu'il est pitoyable de devoir s'inventer un monde. Enfin. Vive la joie.

Plus rien

Plus rien en moi n'aspire
A la joie, au sourire,
Plus rien en moi n'est beau,
Je ne suis plus que peau

Sur des os calcinés,
Du vide, je me hais.
Je n'aime plus que toi.
Je ne crois plus en moi.

Redoutant mon reflet,
Je ne sais plus aimer.

Et l'angoisse me ronge,
Ignoble, et douloureuse.
Je sombre dans un songe.
Cet acide, en moi, creuse

Un gouffre, un trou béant,
J'ai le souffle coupé.
Je ne sais plus vraiment
Ce que je dois penser.

Je ne vous comprends plus.
Je ne me comprends plus.

Vérité

Chacun a son histoire
Que l'on ne connais pas.
Chacun a ses désirs,
Ses refus, ses faux-pas.
Chacun croit qu'il est seul,
Apte à juger les gens.
Chacun crois qu'il est seul
Et si intelligent.

Chacun crois détenir
La vérité cachée.
Chacun crois pouvoir dire
Que personne ne sais
Ce qui est noir, ou blanc,
Ce qui est jour, ou nuit,
Quels sont ces mots : avant,
Après, maintenant, puis,…

Et chacun a raison,
Et tout le monde a tort.
Il n'y a de raison
Que lorsque l'on est mort.
Et chacun a raison,
Et tout le monde a tort.
Il n'y a de raison.
Sait-on ce qu'est la mort ?!

Mépris

« laisse parler le vent
qui te souffle à l'oreille.
Laisse parler les gens
Et cherche ton soleil.
Laisse les t'insulter,
Ils ne te valent pas. »
Mieux vaudrait en crever
Que d'entendre tout ça.

Bons amis

Ce jour là, tu m'as dit,
Mais je m'y attendais,
« on reste bons amis »
phrase tant redoutée

et pourtant souhaitée.
Phrase qui brûle, blesse,
Fait l'estomac noué
Quand elle te délaisse.

Comment imaginer
Te revoir, t'embrasser
Sur la joue, désormais,
Et comment s'empêcher

De regarder tes yeux
Sachant qu'eux, plus jamais,
Ne seront dans les miens
Sachant que plus jamais

Plus jamais n'auront lieu
Ces longs regards figés
En se tenant la main.
Ne plus jamais t'aimer ?

C'est trop me demander
Mais je ne le dirais
Ni à toi, ni à eux.
J'éviterais tes yeux.

Je ferais comme si
J'avais rêvé tout ça.
Je ferais comme si
Tu n'avais été là.

Et je m'endormirais,
Et je m'effacerais.
Nous serons bons amis.
Juste deux bons amis.

Roses rouges

Jamais si jolies fleurs
N’avaient été cueillies.
Jamais je n’eu si peur
De me tromper de vie
Tant je me sens heureux,
Tant je me sens comblé.
J’ai choisi de mon mieux
ce si joli bouquet
aux senteurs parfumées,
aux couleurs éclatantes,
aux doux reflets dorés,
à la beauté troublante.
J’aime ces quelques fleurs
Plus que tout autre chose
Et aujourd’hui, j’ai peur.
Et tu en es la cause.

Petite astuce pour combattre le système

Dis leur que tu es fou, car tu es saint d'esprit.
Dis leur que tu es laid, car tu es beau, l'ami.
Dis leur que tu les aime, car tu les hais.
Souhaite leur longue vie, et puis tue les.

La bière

Nous ne buvons que de la bière,
De la bière, et puis de la bière.
Dans notre sang coule la bière.
Cela ne date pas d'hier.
On est souvent bourrés, et fiers
De l'être, car nous sommes frères
De sang, de rage, ou de misère.
Car nous sommes tous des précaires
En puissance. Nous buvons la bière
Contre le pouvoir RPR,
Les socialistes et puis les verts,
Le front national et la guerre.
Bref, on ne bois que de la bière,
De la bière, et puis de la bière.
Dans notre sang coule la bière.
Cela ne date pas d'hier.

Ma reine

Encore une fois, je regarde l’heure.
Il est bien trop tôt pour partir. Dehors,
Le ciel est gris comme les murs, et l’air,
Et l’eau, et ce bateau, et notre guerre,
Moi, je m’en fous, moi je les hais.
Moi, je suis fou, et ça me plait.
Camouflé dans ma peine.
Ma reiune perdue, reine
De quoi, reine de rien.
Juste un matin,
Soir, lendemain,
Reine de rien,
Reine du roi,
Reine de moi
Qui ne suis qu’un terrible mort,
Qui n’attends que de ne plus vivre,
Qui n’attends rien, qui attends, ivre,
La reine qui, la reine dort.

Catastrophe

Catastrophe ! nous voilà
revenus chez les fous,
avides de pouvoir
et de domination.

Regrets.Nous, nous étions
Si bien, ce fameux soir,
Affalés, d’être saouls,
Dans ce gîte chinois

Pitié !Ne me dis pas
Que ces gens sont partout.
Je le sais ! les cafards
Trouvent bien des maisons.
Trouvent bien des prisons.
Où es-tu, fameux soir ?
Que nous soyons chez nous !

Catastrophe !Nous voilà.

Quand

Et j’ai perdu mon âme
En te perdant, hier.
J’ai juste retrouvé
La force d’en parler.
A force d’en rêver,
Je ne fais que penser,
Je ne réfléchi guère.
Tue-moi ! joyeuse lame,
Car je n’ai plus de sang.
Je ne suis qu’à moitié.
Quand reviendras-tu ?
Quand serais-je enfin moi ?
Et j’ai si froid, sans toi,
Sourir, je ne peux plus.
je ne sais que pleurer
Reviendras-tu ? quand ?

Interdit

Accepter l’interdit,
Marche à ne pas franchir.
Ravaler ces soupirs.
Ceux que l’on a choisis.
Vivre et ne pas mourir.
Cette voix nous le dit.
Fait, assume, et vas-y.
Juste un peu, se réjouir,
Et enfin, juste, enfin,
Etre heureux ! interdit ?!
Fais, qu’elle ne soit pourrie,
Nourriture de ta faim.
Uses-en et soit libre
N’hésites pas à vivre.
N’es-tu pas là pour ça ?!
N’es-tu pas là pour ça ?!

Trop tôt

Ils sont tout et nous ne sommes rien.
Prenons tout et ne leur laissons rien.
Si tout n'est rien,
Le noir est blanc,
Après, avant,
Tout près, très loin,
Et les yeux grands ouverts,
Et le ciel, enfin bleu, et clair,
Nous verrons un monde si beau,
On serait presque heureux…trop tôt…

C'est aussi ça

Et c'est aussi le silence pesant de l'abscence de rêves, l'air, qui me colle à la peau. C'est être seul éveillé, seul, et les autres sont là, trois démons, tous feux éteints, le sommeil, l'arrivée des anges, le chant de la raison. Nous ne sommes ici que parce que là-bas, les ailes brûlées du beau gisent sur le sol, cadavres de la vie. Là-bas, juste là-bas, dehors, les gens sourrient, ou pleurent, semblent aimer, et haïssent sûrement. Ils me font peur, aujourd'hui.

Je ne sortirais pas, car je me crois heureux, ici, car j'ai l'amitié et l'amour, car j'ai même de temps en temps, moi aussi, le sourire. Je n'y croyais plus, et je sais, je sens, que ça ne durera pas. c'est une utopie de croire que l'on peut sourir, et être bien, plus de quelques jours, dans un royaume de larmes.

Trip n°

Elle est morte un matin, je ne sais trop comment, glissant entre tes mains, enlacée, par le vent, dans une danse…enfin…bonheur immense, enfin l'encens…le sang, tripes dans nos esprits…et que pour toi pleure le cerveau mort…vois ! vis ! et que la joie…meurt !!…enfin pour que, sans entraves nous tue,…enfin ! pour que mes entrailles me tuent…

Empire de haine

Je ne sais pas quoi dire,
C'est arrivé si vite.
Je suis à la limite de ne pas y croire.

Je sors enfin de l'ombre
Et je ne suis qu'à toi
Comme le sont mes rêves,
Mes pensées, mes sourires.
Plus jamais de soupirs,
Et plus besoin de trêve,
Puisqu'il n'y a pour moi
Plus aucun couloir sombre.

Tout ce que je cherchais, sans vraiment le savoir,
Se trouve en toi, je quitte
Les murs de ton empire.

Partir

Il n’y a plus rien que je ne puisse aimer
En ce monde, et je crois que je vais en crever.
Il faudrait qu’elle soit
Eternellement là,
Pour que je ne sois pas
Eternellement las.

Le doute

C’est la synthèse affreuse de l’horreur
Et du dégoût que je porte en mon cœur.
Tels d’innombrables monstres,
Folie, dans mes entrailles,
Le goût amer du sang
Qui se noie dans mon temps,
qui se joue de moi, taille
les armes de la honte.
Et je ne sais trop quoi,
Mais je l’attends quand même.
Peu importe, je l’aime.
Peu importe, j’ai froid.

Encore

Et elle va s’asseoir,
Un peu plus loin, là-bas,
Et moi, je reste là,
Seul, dans mon cerveau noir.

Seul, sans savoir quoi faire,
Sans ne savoir rien faire,
Sans ne plus rien savoir,
Et sans ne plus rien voir

Que ces quatres murs blancs,
Et moi, et elle, et rien,
Et je me vois, perdant.
Et je me vois, demain,

Seul avec ma mémoire,
Seul avec mes regrets,
Et n’ayant pas su voir
Tout ce qui se passait.

Alors, j’irais quand même,
Quand elle sera là,
Lui dire que je l’aime.
Lui dire ces mots là.

Et puis, j’irais m’asseoir,
un peu plus loin, là-bas,
et je resterais là,
seul, dans mon cerveau noir.

13h52

Encore une fois, c’est raté.
Décidément, ils ne seront
Jamais capables d’être libres.
Il leur prend une telle fièvre,
Une maladie à la con.
Au moins, on aura essayé.

Mais je n’y crois plus, à présent.
Il y a tellement d’humains.
Ça sent la mort, ça sent la fin,
La déception et le sang.

J’ai mis trop d’espoir en les gens.
Je m’en mords les doigts, maintenant.

Bordel

Qu’est-ce que c’est que ce bordel,
Encore ?! ce n’est pas supportable !!
Je n’y comprends rien, c’est elle,
Mais c’est elle, aussi. Lamentable !!
Je ne peux même plus me dire :
« Je suis heureux ! tiens, je vais rire ! »
Non, je cherche encore un après.
Saches qu’il y a dans ma tête
Un vide éternel à combler
De sang, et moi, je m’y apprête.

Demain ?!

Le ciel pourrait être plus beau,
La terre aussi, et l'air, et l'eau,
Mais le sang me tue,
Et coule ma vie,
Les larmes aussi,
Et tout est foutu.
Mon reflet part en vagues bleues,
Mon esprit réclame le feu.
Mais moi, je me noie
Dans les tourbillons
De ma déraison.
Je ne sais pourquoi,
Mais ni le ciel, ni l'air, ni l'eau
Ni la terre ne seront beaux.

Vie

Crise,
Angoisse,
Hypocrisie,
Détour,
Fin.

Ce n’est la vie
Que si notre mort vient.

Histoire

Parti dans les ténèbres d’un si grand soleil,
Ecoutant les paroles d’un triste inconnu,…

« la folie me guette et, froide douleur,
brûle mes songes et brûle mes envies,
je suis si triste, et j’ai tellement peur,
je suis si mal, à l’intérieur de moi,
que je ne sais si je pense tout ça,
ou si l’idée m’est venue de mon sang,
ou peut-être simplement de mes cris.
Où es-tu ? toi ! visage souriant !? »

…j’ai décidé de fuir, et je me suis perdu,
là-bas, dans les ténèbres d’un si grand sommeil.

Frère

Les arbres ne sont plus
Ceux que tu as connus,
toi, frère de la terre.

Je ne vois plus ici
Que la mort ou l’ennui,
Larmes de ma misère.

Ils ont bâti des murs,
Ont tué la nature,
Ont tué tous nos rêves,
Ont fait coulé la sève.

Et moi, ils m’ont tué,
Comme ils t’ont tué, frère.
Rappelle-toi, hier,
L’amour et la beauté.

Lumières

Et les lumières bleues,
Et les voix d'outre tombe,
Et le ciel ténèbreux
De notre vie immonde,
Et notre maudit monde,
Et notre si parfait
Destin, qui nous déplait.
Il n'y a rien de mieux.
Un jour, je m'en irais,
Peut-être, vers les cieux.

Angoisses 6
(une fois posé)

…et après mûres réflexions,
je crois bien que personne, ici,
ne peut comprendre mes raisons,
ni même entendre tous mes cris.
Sans doute est-ce normal, enfin,
Toujours est-il que la douleur
Est là, et me blesse. Je la crains.
Oui, je crois bien que j'en ai peur.
Et d'où vient-elle, je l'ignore.
Et qui est-elle ? elle murmure…
Je ne la comprends pas encore.
Angoisse ? je n'en suis plus sûr…

Vie 2

Etale ton voile
Et garde ton corps.
Déplie tes pétales,
Et souris encore.
Montre au monde entier
Ta couleur étrange,
Ta réalité,
Les ailes des anges.
Laisse-toi bercer
Par le chant des cieux.
Laisse-toi rêver
Et ferme les yeux.
Fuis les jolies roses,
Leurs froides épines,
Leur beauté sanguine.
Vis pour toi, et dose
Le temps que tu passes
A fâner, au lieu
De fleurir un peu,
Pour laisser ta trace,
Ce bourgeon, ce vœu
Qui fleurit en toi,
Qui t’aime déjà.
Aime cet aveu.

Ce n’est rien

M’as-tu vu, hier au soir, quand je pleurais tout seul, à genoux sur le sol, sur ce bout de trottoir ?
M’as-tu vu dans ma peine, quand je criais ton nom comme cherche sa reine un peuple à l’abandon ?
M’as-tu vu, de ton ombre, à des milliers de phares du moindre petit espoir de quelques heures moins sombres, à tes côtés, dans la chaleur de ton amour, loin des douleurs ?

Et tu me dis que ce n’est rien, et que ça ira mieux demain…

M’as-tu vu toucher le fond, quand je ne sais même plus mon nom, à force d’essayer d’oublier le tiens ?

Et tu me dis que ce n’est rien…

Alors, ce n’est rien…
Mon cœur déchiré,
Mon âme brûlée
Dans un feu de joie…

Alors, ce n’est rien, c’est ça ?

Ah…ce n’est rien…

Non, ce n’est rien…

Mal-être

Tant d'incompréhensions,
D'hypocrisies, et de fausses raisons,
Tant de mots qui n'auraient pas dus
Sortir, et tant de choses vues,
Et d'autres, oubliées dans l'ennui,
Et d'autres, en moi, très bien enfouies.
Tant de malheureux souvenirs,
Tant de démons viennent à mourir.
Et des fleurs écrasées,
Des secrets violés,
Et des riens, des pensées,
Des cœurs assassinés,
Et puis, décapité,
Se souvenir enfin
Que la fin à venir
Ne peut plus rien changer
Sans ne plus voir que toi,
Sans ne plus voir en moi
Qu'un peu de désespoir,
Et qu'il se fait bien tard…
Tristesse à toute allure,
Vitesse bien trop dure.
Arrêtez tout ! j'ai peur !
Arrêtez tout ! j'ai peur !

Dépendance

Quelques moments de joie,
Et quelques uns, moins bons,
Quelques années, par moi
Sont passées, sans un mot.
Et j’ai maintenant tout
Ce dont j’ai pu rêver.
Je veux parler de vous.
Je vous aime à crever.
Certes, le monde, autour,
Est bien loin d’être beau,
Même si, pour toujours,
Je l’ai changé en mots,
Mais j’ai appris à vivre
Avec lui, et en lui,
Mais je demeure libre.
Je ne suis pas à lui.

Famille…

De révolutions révolues,
Son rêve est parsemé. Souvent,
Il y voit des chênes, abattus
Par un soudain vent violent.
Il y voit des idées, vaincues
Par l'ignorance et le tourment.
Il y voit des individus,
Qui sans accros, changent de camps.
Mais il aime sa douce femme,
Et ses deux si jolis enfants,
Et il entretient cette flamme
Qui le sépare du néant.
Il ne le lui dit pas souvent,
Mais il ne pourrait se passer
D'elle, car elle est en son sang.
Il ne cessera de l'aimer.

Quoi qu'il arrive, elle sera là,
En lui, en son cœur, en son âme.
Elle est sa terre, son univers,
Son élément, même son ciel.
Lui, c'est moi, et elle c'est toi.
Tu l'aura compris, toi, la femme
De ma vie. Tu m'as rendu père.
Sache que tu es la plus belle
Et que ta jalousie n'est rien
Qu'une preuve d'amour de plus,
Et que je ne peux t'en vouloir
Puisque je t'aime, moi aussi.
Sans toi, ma vie ne vaudrait rien,
Et je met mon amour à nu
En te disant enfin ce soir
Qu'avec toi finira ma vie.

Virgule finale

Désormais, je n’ai plus de mots.
Je pense avoir mis les derniers
Sur ce petit bout de papier
Et je vais casser mon stylo.

Ainsi, je ne vais plus écrire.
Ainsi, je ne vais plus vomir.
Le livre va se refermer
A jamais. Pour l’éternité.

Les maux, les blessures, et le sang,
Les douleurs, et les cris d’avant,
Tout ceci restera ici
Pour que jamais je ne l’oublie.

J’ai comme un pincement au cœur,
Une appréhension, une peur,
Comme si j’avais oublié
Ce vous crier ce que j’étais.

Elimêlum

Les petits poissons, dans l’assiette, et les chansons douces sont des bêtes, sont des satellites volant, se croisant, disant trois fois oui : « oui, oui, oui. »

Quoi !
Rien.
Si !
Quoi !
Rien !
Quoi, alors !
Tout !
Rien…

Les petits pois sont dans l’assiette, et les champs sont doux. Ce sont des bêtes. Sonde et satellites, volant, se croisent en dix ans trois fois. Oui, oui, oui, oui.

Un autre mot

Et la revoilà.
Et la folie dure.
Et le mal, et la petite brûlure,
La petite flamme,
Et ce noir chagrin,
Inceste en mon âme qui meurt sans fin.
Et tout ce que je pourrais dire
Ne sera rien.
Le moindre mot, même le pire
Ne sera rien
S'il n'est entendu,
S'il n'est pas perçu
Par toi.
Pourquoi moi ?
Et quoi ?!
Pourquoi toi ?!!
Encore un mot,
Un autre mot…